



**HAL**  
open science

## **Annie Ernaux, politique**

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Annie Ernaux, politique. Paul-Louis Fort. Annie Ernaux, L'Herne, pp.275-279., 2022, Cahiers de l'Herne, 9791031903538. <halshs-03912742>

**HAL Id: halshs-03912742**

**<https://shs.hal.science/halshs-03912742v1>**

Submitted on 16 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

### Annie Ernaux, politique

In *Annie Ernaux*, Pierre-Louis Forrt (dir.), Cahier de l'Herne, 2022, p. 275-279.

L'œuvre d'Annie Ernaux est pour l'histoire littéraire le fer de lance d'un tournant littéraire majeur : la repolitisation de la littérature française au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Alors que l'idée d'une littérature qui « n'a rien à voir avec le politique » avait dominé les années 80, la romancière a cherché au contraire « mettre toutes les ressources de l'art dans le désir de dire et transformer le monde », puisqu'« écrire est [...] toujours, un acte politique au sens large »<sup>1</sup> en donnant pour toute une génération littéraire l'exemple de son travail. « “J'écrirai pour venger ma race” (la substitution de “race” à “classe” n'étant pas un hasard, une étourderie)<sup>2</sup> revendique Annie Ernaux : à l'heure de MeToo et du retour des colères sociales les plus attisées, l'œuvre de l'écrivaine qui invente peut-être avant l'heure ce que l'on appellera l'intersectionnalité, est devenue non seulement la marque des luttes féminines, mais un outil d'émancipation social et culturel, invitant à réfléchir aux manières d'Annie Ernaux non seulement d'être politique, mais de produire du politique.

#### De l'engagement personnel à l'histoire collective

Le premier mode d'engagement politique d'Annie Ernaux, c'est celui de prises de position personnelles publiques, explicites et directes. Conservant sa sympathie au communisme, elle reste sensible au modèle sartrien de l'écrivain engagé, double originalité de fond et de forme dans un champ littéraire qui s'est repolitisé de manière plus individualiste qu'idéologique et qui a préféré les actions situées aux tribunes. Annie Ernaux utilise à partir des années 2000 sa renommée d'écrivaine pour défendre une grille de lecture de la société informée par le marxisme et tient une exigence éthique de coïncidence entre la personne et l'œuvre que l'on retrouvera par exemple dans sa prise de position virulente contre l'écrivain et éditeur Richard Millet en 2012. Son soutien à Jean-Luc Mélenchon la même année est précédé de prises de position publiques où elle fait de la lutte des classes le cœur de son œuvre<sup>3</sup>. Il sera suivi de prises de position forte pour défendre les engagements historiques de son camp comme la cause palestinienne, le positionnement très à gauche d'Annie Ernaux prenant des visages radicaux lorsqu'il s'agira, contre la « frilosité des intellectuels et des artistes » « d'adhér[er] » au mouvement des Gilets Jaunes<sup>4</sup>, ou la forme de prises à parti *ad hominem* contre Emmanuel Macron, destinataire d'une lettre ouverte en mars 2020, dénonçant les « inégalités criantes » et les restrictions des libertés.

Interfaces entre l'identité sociale de l'écrivaine et son identité littéraire, les journaux enregistrent la fermeté de ces positionnements et grilles de lecture, en commentant très fréquemment l'actualité avec une ironie parfois acerbe, dirigée à la fois contre le pouvoir et les intellectuels de gauche — ainsi cette remarque du *Journal du dehors* : « La grève des étudiants, inventifs, pleins d'“humour”, défendant le droit d'entrer librement à l'université, était une grève de futurs dominants, celle des cheminots sans “grâce” extérieure, réclamant lourdement un peu

<sup>1</sup> « Littérature et politique », *Nouvelles nouvelles*, n°15, été 1989, repris dans *Ecrire la vie*, Gallimard, coll. « Quarto », 2011, p. 550.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 550.

<sup>3</sup> Rue89.nouvelobs.com, 10 décembre 2011, en ligne :

<http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Frue89.nouvelobs.com%2Frue89-presidentielle%2F2011%2F12%2F10%2Fannie-ernaux-passion-amoureuse-et-revolte-politique-vont-de-pair>

<sup>4</sup> *Libération*, entretien avec Juliette Cerf, 11 décembre 2018, en ligne : <https://www.telerama.fr/idees/gilets-jaunes-la-symbolique-monarchique-sest-retournee-contre-emmanuel-macron,-par-annie-ernaux,n5931104.php>

plus d'argent pour vivre, une grève de dominés »<sup>5</sup>. Dans les journaux, les notations politiques sont souvent déclenchées par les médias dont les formules sont citées, et ponctuent en permanence la vie intérieure. Ainsi, dans ce texte parallèle à l'expérience de la passion qu'est *Se perdre*, la chronique politique des liens personnels de la diariste et de François Mitterrand (« tout de même de gauche »<sup>6</sup>) s'entrelace aux émotions amoureuses. Les temporalités se superposent de manière troublante : ainsi des « années de plomb » de De Gaulle qui recouvrent à la fois la découverte du sexe, la mort du père et la guerre d'Algérie<sup>7</sup>. Le collectif et l'intime s'entrechoquent et se répondent : loin d'être évacuée littérairement, cette intersection des tragiques personnels et collectifs, dont l'une des sources est peut-être l'œuvre de Marguerite Duras, est exploitée comme l'occasion d'accords ou de dissonances, de la mort de la mère (« Elle est morte huit jours avant Simone de Beauvoir »<sup>8</sup>) aux soubresauts de la passion (« Le premier dimanche de la guerre, le soir, le téléphone a sonné. La voix de A. »<sup>9</sup>). De fait, ce principe de résonance reste opératoire dans l'immense arche rétrospective tendue par *Les Années* où il s'agit de saisir indissolublement à la fois les faits et les représentations (« les images réelles et imaginaires »<sup>10</sup> dit Ernaux). Présentées à travers des listes péréquiennes au début et à la fin du récit au risque de leur atomisation (« les événements politiques ne subsistent que sous forme de détails »<sup>11</sup> note l'écrivaine), les traces mémorielles des événements politiques forment l'arrière-plan de l'histoire personnelle, qui s'y dissout délibérément : « notre mémoire est hors de nous »<sup>12</sup> affirme une écrivaine dont l'œuvre a depuis ses débuts a fait de sa vie la plus intime l'exemple d'un milieu et d'une génération.

Car par-delà les conjonctions anecdotiques, le filtre de la mémoire affective permet de raconter mieux que n'importe quelle histoire générale des sensibilités l'histoire politique de l'après-guerre. Le récit touche à la genèse même du sentiment politique : « Il me semble que je suis confrontée à la politique dès que je viens à la conscience, pour une raison simple : je suis née en 1940, en Normandie »,<sup>13</sup> explique la mémorialiste avant de chercher dans la configuration historique particulière qui est celle de sa naissance la source de cette sensibilité : « [Les générations précédentes] se disputaient l'héroïsme et le malheur. [...] Dans le temps d'avant raconté, il n'y avait que des guerres et la faim »<sup>14</sup>. Dans *Les Années*, les variations fines de la conscience collective d'un demi-siècle se trouvent non seulement documentées et explorées dans la psyché collective : l'agonie de la quatrième République (« [les gens] s'énervaient de la politique, des présidents du Conseil valant tous les deux mois, et des jeunes envoyés inlassablement se faire tuer dans des embuscades. Ils voulaient la paix en Algérie, mais pas un deuxième Diên Biên Phu »<sup>15</sup>, la fin du gaullisme (« On ne s'avisait pas d'évaluer ce qu'on vivait par rapport aux discours politiques ni aux événements du monde. On se donnait juste le plaisir de voter contre de Gaulle pour le candidat fringant dont le nom plongeait confusément dans les années de l'Algérie française, François Mitterrand. »<sup>16</sup>), le très bref moment 68 (« On était dans une lecture politique généralisée du monde. Le mot principal était "libération" »<sup>17</sup>), le mitterrandisme au pouvoir et vite les premières désillusions (« à l'exception d'un mois de mai,

---

<sup>5</sup> *Journal du dehors, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 519.

<sup>6</sup> *Se Perdre, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 738.

<sup>7</sup> *Journal, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 68.

<sup>8</sup> *Une Femme, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 596.

<sup>9</sup> *Passion simple, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 684.

<sup>10</sup> *Les Années, op. cit.*, p. 929.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 1003.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 931.

<sup>13</sup> Entretien, in Alexandre Gefen, *La politique des écrivains*, L'Observatoire, 2022.

<sup>14</sup> *Les Années, op. cit.*, p. 936-937.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. p. 968.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 984.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 993.

comme une coulée sans espérance, d'où aucun bonheur n'était venu des choses politiques. On en éprouvait de la rancune comme si quelque chose de notre jeunesse nous avait été volé. »<sup>18</sup>). Ce que ce récit a de très puissant est de permettre de reconstituer l'histoire des mentalités à travers l'air du temps : la montée de l'individualisme (« La représentation de la société s'atomisait en "sujets" »<sup>19</sup>), l'émergence de nouveaux questionnements politiques (« [Les jeunes] nous en remontraient sur la tolérance, l'antiracisme, le pacifisme et l'écologie »<sup>20</sup>), la mondialisation (« Le temps aussi se mondialisait » à propos du 11 septembre<sup>21</sup>), la montée de populismes (« Les médias "donnaient la parole" aux voix muettes qui avaient voté Le Pen. Les ouvriers et les caissières sortis de l'ombre étaient interrogés précautionneusement pour une compréhension immédiate et sans lendemain. »<sup>22</sup>). Mis en contraste avec la sortie de guerre et même les années 80 (« il y avait un besoin de guerre comme si les gens avaient manqué d'événements »<sup>23</sup> note l'écrivaine au moment de la Guerre d'Irak), c'est l'avènement d'un nouveau « régime d'historicité »<sup>24</sup>, le présentisme après le choc de Chute du mur de Berlin (« Une rumeur d'eschatologie politique montait. »<sup>25</sup>), marqué par la marchandisation, le désabusement (« l'anomie gagnait »<sup>26</sup>), l'indifférence par rapport à l'histoire (la guerre en Ex-Yougoslavie, le conflit civil en Algérie) qui est peut-être le sujet central. La réflexion politique touche à la métaphysique : la fin de la religion de la politique coïncide avec celle de la religion dans le récit, alors qu'émerge un individu hétéronome, une société laïque et individualiste, disparaît à la fois l'espoir rassurant d'une vie après la mort, des cadres d'action stabilisant le sujet et l'eschatologie d'une révolution politique. Naissent alors à la fois le « désir impossible de revivre les choses »<sup>27</sup> et la volonté de réanimer par les mots de grandes causes (« les fiertés : les grèves de 36, le Front populaire, avant, *l'ouvrier n'était pas compté* »<sup>28</sup>) au nom d'un projet de rédemption des dominés abandonné par la famille politique d'Annie Ernaux.

### **Du don de soi à la justice sociale**

De la même manière que le récit mémoriel vise à « sauver » par la littérature des images du passé, le travail d'Annie Ernaux cherche ainsi à sauver la politique par la littérature. Grâce à l'écriture, « des choses difficiles à vivre, sans nom, pas seulement dans le domaine social, devenaient moins lourdes d'être décrites et nommées »<sup>29</sup>. La représentation conserve la fonction de dévoilement que lui assignait Sartre, celle de « rendre sensible à des réalités [que le lecteur] ignorait ou l'amener à voir autrement »<sup>30</sup>. Loin d'être neutre, ce dévoilement est le lieu d'une rage, d'une colère, qui découvre un « lien entre l'écriture et l'injustice du monde »<sup>31</sup> : la politique est l'affaire de souffrances qu'il incombe à l'écrivain de dénoncer et de réparer. Celle-ci ne s'exerce pas dans un espace abstrait : si le thème de la guerre qui traverse l'œuvre résonne au loin, les injustices sociales sont au plus près d'une écrivaine qui a cherché à les observer dans leur inscription la plus banale dans l'ordinaire, allant les traquer du RER (*Journal du*

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 1018.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 1044.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 1023.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 1063.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 1066.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 1036.

<sup>24</sup> Pour emprunter la formule bien connue de François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2003.

<sup>25</sup> *Les Années*, *op. cit.*, p. 1036.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 1044.

<sup>27</sup> *Journal*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>28</sup> *Les Années*, *op. cit.*, p. 940, c'est l'auteur qui souligne.

<sup>29</sup> « Littérature et politique », *op. cit.*, p. 550.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> *Ibid.*

dehors, 1995) à l'hypermarché (*Regarde les lumières mon amour*, 2014). C'est bien que « nous percevons le politique à travers le social »<sup>32</sup> explique Annie Ernaux, qui cherche à saisir les injustices au plus près de leurs réalités ordinaires et à dénoncer les humiliations et la honte qu'elles engendrent. De fait, dans un premier temps de l'œuvre, l'écrivaine va chercher à « prendre à sa charge »<sup>33</sup> les souffrances sociales de ses parents, à penser à la fois son sentiment d'appartenance à une « race » de dominés [« Hier soir, je songeais que “je vengerais ma race” dont l'opposé est la bourgeoisie incarnée par les files du Havre », écrit Annie Ernaux dès 1963)<sup>34</sup> et l'arrachement d'entrer dans un autre monde. Le mot de « race » doit être compris chez l'écrivaine comme une manière de saisir le croisement de dominations multiples « à la fois le métier de mes parents, leurs difficultés d'argent, leur passé d'ouvrier, notre façon d'être »<sup>35</sup> accentuées par la géographie et démultipliées dans l'expérience personnelle d'Annie Ernaux comme femme. Celle-ci subit la « double aliénation »<sup>36</sup> de la honte sociale et de la honte sexuelle » et ne cesse de réfléchir aux formes de domination « intersectionnelles » qu'elle a intériorisées, de ses premières amours à sa vie de mère de famille, jusqu'à dénoncer au cœur de propre passion de femme libre pour un amant russe nouveau riche la satisfaction de la « part la plus “parvenue” de moi-même »<sup>37</sup> dans une auto-analyse sans concession.

Chaque souffrance décrite au présent est donc prise en charge politiquement en étant rattachée à une surdétermination sociale selon des schémas que l'écrivaine a saisis à la lecture de Bourdieu : « Il m'est arrivé de comparer l'effet de ma première lecture de Bourdieu à celle du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, quinze ans auparavant : l'irruption d'une prise de conscience sans retour, ici sur la condition des femmes, là sur la structure du monde social. Irruption douloureuse, mais suivie d'une joie, d'une force particulière, d'un sentiment de délivrance, de solitude brisée »<sup>38</sup> explique Annie Ernaux dans un hommage vibrant au sociologue des dominations qui fera date et résonnera chez les héritiers de l'écrivaine (pensons à Édouard Louis). Cette tâche d'analyse succède à la simple description : il s'agit de « mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis entré »<sup>39</sup> explique la narratrice de la place, c'est-à-dire sortir de « “l'innocence sociale” de l'école privée pour reconnaître son appartenance au camp malheureux de ceux marqués par « la violence, l'alcoolisme, le dérangement mental »<sup>40</sup>.

Lutter contre la dépolitisation du monde, c'est pour l'écrivaine défendre des valeurs générales de justice sociale (« sans justice sociale, la fraternité est un leurre [...] Le champ de l'égalité, c'est celui de l'éducation, de la santé, du logement, des rapports entre les sexes, entre tous les humains en fait »<sup>41</sup>) au nom d'un besoin de rendre justice aux siens qui se manifeste par une formidable colère. Une fois le « fossé » culturel enjambé et le sentiment de trahison un peu apaisé (on se souvient de la citation de Genet mise en exergue à *La Place* « Écrire, c'est le dernier recours quand on a trahi »<sup>42</sup>), il s'agira de rendre leur dignité au « infâmes » et de se tourner vers les autres dominés. Ce projet commence par un hommage de l'écrivaine à sa propre mère que sa fille aide à accéder à la visibilité « il fallait que ma mère, née dans un milieu dominé, dont elle a voulu sortir, devienne histoire, pour que je me sente moins seule et factice

---

<sup>32</sup> Entretien, in Alexandre Gefen, *La politique des écrivains*, op. cit.

<sup>33</sup> *Journal*, op. cit., p. 43.

<sup>34</sup> *Journal*, op. cit., p. 12.

<sup>35</sup> *La Honte, Ecrire la vie*, op. cit., p. 266

<sup>36</sup> *Journal*, op. cit., p. 44.

<sup>37</sup> *Passion simple, Ecrire la vie*, op. cit., p. 668.

<sup>38</sup> « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5 février 2002.

<sup>39</sup> *La Place, Ecrire la vie*, op. cit., p. 479.

<sup>40</sup> *La Honte*, op. cit., p. 256.

<sup>41</sup> Entretien, in Alexandre Gefen, *La politique des écrivains*, op. cit.

<sup>42</sup> *La Place, Ecrire la vie*, op. cit., p. 436.

dans le monde dominant des mots et des idées »<sup>43</sup>, l'évocation d'un grand-père qui ne savait pas lire, d'un père qui n'avait que *Le Tour de France par deux enfants* et à qui le sens spirituel de culture était « inutile »<sup>44</sup>. Ce geste sera parachevé par *Les Années* prenant en charge dans une sorte de grande geste les origines populaires de la narratrice : il s'agit de « rendre les pauvres fiers »<sup>45</sup> en les mettant dans la lumière de l'histoire et en se refusant à abandonner leurs désirs d'émancipation politique, comme pour les maintenir vivants malgré le désintérêt du monde - il s'agit de maintenir vivant leur héritage et d'abord celui de sa mère « De tous, c'est ma mère qui avait le plus de violence et d'orgueil, une clairvoyance révoltée de sa position d'inférieure dans la société et le refus d'être seulement jugée sur celle-ci »<sup>46</sup>.

Cette entreprise littéraire se combine à un geste plus large encore d'accueil à l'altérité souffrante : Annie Ernaux voit sa vie « traversée » par « la colère ou la honte des autres »<sup>47</sup>. Tout se passe comme si les traumatismes personnels de l'écrivaine, de l'avortement au deuil en passant par l'abandon amoureux, et les formes de dissolution de la personne qui les accompagnent, se guérissent par une littérature fécondée par la dissolution même du sujet dans l'assomption du récit : « les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte. Et le véritable but de ma vie est peut-être seulement celui-ci : que mon corps, mes sensations et mes pensées deviennent de l'écriture, c'est-à-dire quelque chose d'intelligible et de général, mon existence complètement dissoute dans la tête et la vie des autres »<sup>48</sup>, raconte l'écrivaine, qui ne se contente pas de faire de sa propre vie un terrain d'analyse, mais l'abandonne dans un geste quasi mystique pour devenir « porteuse de la vie des autres »<sup>49</sup>. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la nature politique profonde de son travail littéraire. En assurant qu'« il n'y a pas de mot plus aberrant pour moi que celui de “message” en parlant de mes livres et même d'“engagement” au sens traditionnel de l'après-guerre. Ce que j'engage dans un livre, c'est moi-même, ma vie, totalement »<sup>50</sup>, Annie Ernaux rappelle que la politique de la littérature passe d'abord par un travail de partage sensible : le travail d'exemplification propre à l'analyse autobiographique conduit le plus intime à se donner comme collectif s'identifiant à autrui et se donnant comme support d'identification. De ce point de vue, toute l'œuvre peut être lue comme une donation (« Est-ce qu'écrire n'est pas une façon de donner »<sup>51</sup>) où la religion personnelle du sacrifice de la personne vient suppléer la religion politique perdue.

Contre l'emprise du langage néo-libéral dont la domination croissante inquiète la narratrice (« la déréalisation du langage grandissait »<sup>52</sup> note-t-elle dans *Les Années*), Annie Ernaux ne choisit pas le refuge dans une langue difficile, mais cherche au contraire la modestie de la langue, choix qui autant une solution esthétique qu'un hommage mémoriel :

Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient

---

<sup>43</sup> *Une Femme, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 564.

<sup>44</sup> *La Place, op. cit.*, p. 447.

<sup>45</sup> « Bourdieu : le chagrin », *op. cit.*

<sup>46</sup> *Une Femme, op. cit.*, p. 564.

<sup>47</sup> *Journal du dehors, Ecrire la vie, op. cit.* p. 500.

<sup>48</sup> *L'Événement, Ecrire la vie, op. cit.*, p. 319.

<sup>49</sup> *Journal du dehors, op. cit.*, p. 547.

<sup>50</sup> Entretien, in Alexandre Gefen, *op. cit.*

<sup>51</sup> *Une Femme, op. cit.*, p. 564.

<sup>52</sup> *Les Années, op. cit.*, p. 1044.

naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.<sup>53</sup>

C'est ici que se manifeste par rapport aux autres écrivains du politique une autre originalité de son œuvre : consciente que « l'écriture, quoi qu'on fasse, "engage" véhiculant, de manière très complexe, au travers de la fiction, une vision consentant à l'ordre social ou au contraire le dénonçant »<sup>54</sup>, Annie Ernaux ne choisit pas de contester l'ordre social en se mettant à l'écart des mots de la tribu, mais au contraire en écrivant au cœur du langage ordinaire. L'œuvre d'Annie Ernaux est irréductible à une sociologie de combat ou à des prises de position médiatiques : si elle a contribué à mettre à l'agenda sociétal et politique des situations de domination et en particulier la cause des femmes, qu'elle équipe d'outils puissants d'analyse, elle a aussi donné l'exemple d'une écriture abordable, partageable, modeste autant que libératrice. La « peur et le désir de faire passer quelque chose de bien, une certaine idée de l'action de la littérature »<sup>55</sup>, se joue dans une volonté de faire passer le relais de la parole, dans une politique de dénudation de l'écriture où le réarmement de la littérature est indissociable de sa démocratisation. Loin de passer par le roman à thèse ou l'essai, le retour du politique engagé par Annie Ernaux, passe par des écritures personnelles, romans autobiographiques, mémoires, journaux, formes présumées mineures et accessibles. Si le projet de l'écriture est bien de produire une « une révolution effectivement réalisée », celle de l'affranchissement de l'homme vivant dans ses fers, explique la romancière en citant Rousseau<sup>56</sup>, il est indissociable d'une enquête mémorielle intérieure et d'une quête personnelle, intime et incarnée, qui met en partage l'expérience dans une forme elle-même appropriable par ses lecteurs, geste fondateur dans l'histoire de l'engagement littéraire<sup>57</sup> et qui, en se constituant comme exemple, fait du retour à soi non une coupure avec le monde, mais une opération éminemment politique.

---

<sup>53</sup> P, *Ecrire la vie*, p. 442.

<sup>54</sup> « Littérature et politique », *op. cit.*, p. 550.

<sup>55</sup> *Se perdre*, *Ecrire la vie*, p. 865.

<sup>56</sup> « Littérature et politique », *op. cit.*, p. 549-551.

<sup>57</sup> Voir en particulier Gisèle Sapiro, *Les Écrivains et la politique en France, De l'Affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, Seuil, 2015.